

67
1978

Sommaire

J'agis, je prie, c'est tout un

Cl. Degaraby

p. 5

**Un grand éducateur des "ensemble" :
le chanoine Boulard**

Jean Vinatier

p. 9

Réactions provenant d'Amérique Latine p. 11

**Incroyance, Foi chrétienne,
Témoignage et Vocation**

René Salaün

p. 23

Des livres pour la Mission

p. 47

Nous avertissons nos lecteurs que, pour la plupart d'entre-eux, leur abonnement commence avec ce numéro 67. Qu'ils aient la gentillesse de le renouveler sans tarder.

Abonnement ordinaire 40 F

Abonnement de soutien 50 F

**LETRE AUX COMMUNAUTES
DE LA MISSION DE FRANCE
C. C. P. : PARIS 21.596.44 V.**

TÉMOIGNAGE

Un grand éducateur des " Ensemble "

Le chanoine Boulard

Jean Vinatier

Je l'avais rencontré pour la dernière fois le 19 octobre lors d'un colloque international sur « la religion populaire ». Il se relevait à peine d'une récente opération. Et malgré sa fatigue, il avait fait l'effort d'être présent, tellement ce sujet lui paraissait déterminant pour l'avenir d'une pastorale d'évangélisation.

La Mission lui doit beaucoup, particulièrement les ruraux. Nous cherchions notre voie, dans les premières communautés, au moment où il terminait le jour même de la libération de Paris, les « *Problèmes missionnaires de la France Rurale* ». Si le cri de l'abbé Godin avait réveillé toutes les consciences sacerdotales, le livre du père Boulard donnait un contenu précis et méthodique à la réflexion des ruraux.

Pionnier de la recherche pastorale, il fut de ceux qui se retrouvaient réguliè-

ment à Lisieux autour du Père Augros. Mais la force de sa persuasion souriante venait de ce qu'il n'hésitait jamais à venir « sur le terrain ».

Lorsqu'il m'ouvrait, ainsi qu'à plusieurs autres prêtres, les colonnes des *Cahiers du Clergé Rural* qu'il venait de fonder, il voulut passer plusieurs jours dans les campagnes pauvres du canton de Lapeau en Limousin pour mieux comprendre ce que nous vivions.

Son activité devait s'étendre, par la suite, aux diverses branches de la sociologie religieuse. Mais les traits principaux de l'exemple qu'il nous laisse restent fondamentaux pour ceux qui ont donné leur vie à la Mission.

Le principal de ces traits concerne la façon dont il avait tissé des liens organiques entre sociologie et pastorale, entre

science et humain. L'humain, aussi bien personnel que collectif, restait toujours premier, et, sans vains discours, il montrait, par ses actes que la science la plus exacte est servante des autres sciences et qu'*une constatation n'est pas une conclusion*. Grâce à cela, il avait persuadé nombre de prêtres en particulier qu'une pastorale animée des meilleures intentions était vaine si elle ne tenait pas compte de réalités sociologiques précises. Lorsque par contre, au nom de la sociologie, certains en venaient à oublier les plus pauvres, matériellement, intellectuellement, ou spirituellement, ce n'est pas les résultats d'une enquête qu'il mettait en cause, mais ses conclusions trop partielles.

Chacun avait pu constater la qualité de son écoute et le parti-pris de bienveillance qui était le sien devant une opinion émise devant lui. Ce qui, chez d'autres, aurait pu être faiblesse était, chez lui une force, grâce à cette capacité exceptionnelle de discernement qui lui permettait d'aider chacun à mettre en lumière et à mettre en œuvre ce qu'il avait de meilleur.

Le second trait qu'il faut, je crois, souligner c'est l'aisance avec laquelle il situait toute réalité particulière et limi-

tée dans un cadre plus large, dans des dimensions universelles.

Le moindre secteur de la Creuse pouvait ainsi recevoir la lumière des recherches faites au Mexique. Ceci était possible grâce à ce que j'appellerai volontiers une « *sociologie contemplative* » si le propre de la contemplation est bien de pénétrer suffisamment au fond des choses, des comportements et des consciences, jusqu'à ce « cœur » où toutes les réalités humaines trouvent leur source. Ceci demande patience, ouverture et finesse : « *L'œuvre de Dieu, disait-il, requiert beaucoup de finesse de la part de l'apôtre* ».

C'est ainsi que le père Boulard a aidé la Mission à prendre un bon départ. Il écrivait, dès 1944 : « *Cette constatation s'est imposée à nous avec évidence : la grande déficience de notre action apostolique passée a été un manque d'évangélisation* ». Trente ans plus tard, son expérience mondiale en recherches pastorales lui faisait simplement ajouter : « *... un manque d'évangélisation organisée* ». Il n'a pas passé sa vie à se poser la question : « *L'Eglise peut-elle se reformer ?* ». Il a travaillé sans cesse à lui fournir les matériaux solides et éprouvés qui lui permettent aujourd'hui de s'insérer humblement, mais avec plus de vérité, au cœur d'un monde en mutation.

*Réactions
en provenance d'Amérique Latine
à la déclaration :*

" Solidaires d'une telle Eglise..."

La déclaration des sept évêques français « Solidaires d'une telle Eglise ... », publiée en mars dernier, a suscité des réactions intéressantes en Amérique latine.

L'équipe de coordination pastorale du diocèse de Riobamba s'est adressée, le 15 juin 1977, aux sept évêques signataires de la déclaration.

Un groupe de prêtres français de Sao Paulo leur a également envoyé un texte, le 30 août dernier.

On trouvera ci-dessous la traduction du premier et la copie du second.

Lettre de Riobamba

Frères Evêques,

Tout d'abord nous voulons nous présenter.

Ceux qui signent, nous faisons partie de l'Equipe de Coordination Pastorale du diocèse de Riobamba. Cette équipe est cons-

tituée par des représentants de douze équipes pastorales, du Centre d'Etudes et d'Action Sociale, des Ecoles radiophoniques populaires, et de l'Equipe Missionnaire Itinérante.

L'Equipe de Coordination est constituée autour de l'évêque et de son vicaire général. Nous nous réunissons périodiquement. Au cours de ces réunions, notre évêque, Mgr Leonidas Proano, nous a informés de la publication du document de solidarité avec l'Eglise qui est en Amérique latine, — fait survenu au cours du dernier passage de notre évêque en France — et que vous avez signé.

Nous voulons vous faire parvenir un message de félicitations et de remerciements. De félicitations, pour l'analyse très pertinente de la situation de l'Eglise dans le continent latino-américain. Cette analyse contribuera grandement à mettre en évidence, face aux chrétiens de France et d'Europe, l'engagement et le risque qu'implique l'annonce de la Bonne Nouvelle dans nos pays.

Nous vous présentons l'expression de nos remerciements pour le courage et la franchise avec lesquels vous exposez et dénoncez les oppressions et les injustices dont les « racines » se rencontrent dans le monde dit développé. Merci pour votre sincérité à reconnaître la responsabilité des pays riches dans la situation de pauvreté des pays pauvres.

Après vous avoir exprimé nos félicitations et nos remerciements, nous nous permettons de vous suggérer quelques lignes d'action permettant de mettre en pratique ce que vous exposez.

1) Participation des chrétiens de France à la réalisation des Journées Internationales pour une société dépassant les dominations. La réalisation de ces journées est une initiative de la Conférence Nationale des Evêques du Brésil.

2) Réalisation d'une campagne tendant à la suppression de la vente des armes au Tiers Monde, puisque cette vente est la cause des guerres provoquées par les pays riches entre les pays pauvres, et qu'elle contribue à une plus grande pauvreté des pays sous-développés.

3) Invitation aux Gouvernements des pays riches pour qu'ils prennent des mesures d'austérité en vue d'établir des relations plus justes entre nations et de créer des conditions de respect des droits et des traités du commerce international.

4) Défense des droits humains par la participation à des campagnes favorisant l'expression de cette défense devant les gouvernements qui violent constamment les droits essentiels de l'homme.

5) Création d'un front de lutte systématique contre les multinationales soutenues par l'idéologie de la Sécurité Nationale pour soumettre et écraser les peuples opprimés.

Frères, nous croyons que vous trouverez vous-mêmes la meilleure façon d'agir pour transformer le système oppresseur à l'intérieur de vos pays. Quant à nous, nous voulons continuer à rester fidèles au message de la Bonne Nouvelle et nous prions pour vous et pour nous, pour que se resserrent chaque jour davantage les liens d'amour fraternel et qu'ainsi nous arrivions à être, aujourd'hui et maintenant, témoins de la Résurrection de Jésus-Christ qui nous a rachetés au prix de son sang pour que nous vivions libres.

Fraternellement dans le Christ.

Lettre de Sao Paulo

Sao Paulo, le 30 août 1977

Aux Evêques de l'Eglise de France qui se sont solidarisés avec l'Eglise d'Amérique latine.

Que la paix du Seigneur soit avec vous.

Nous vous remercions de votre lettre du 28 février 1977. Nous avons tardé à vous répondre. Qui sommes-nous ? Quelques prêtres français qui vivent au Brésil, parfois depuis de longues années. Nous venons de différents diocèses de France ; nous sommes séculiers ou religieux.

— Peut-être ne savons-nous pas encore retransmettre à nos Eglises d'origine toutes les richesses que nous découvrons ici, ni recevoir l'appui fraternel que vous proposez, ni être les instru-

ments de communication en vue d'une plus grande solidarité entre les peuples auxquels nous appartenons soit par la naissance soit par l'adoption.

Mais si nous avons tardé à vous répondre, c'est que nous ne sommes pas habitués à ces communications si importantes d'Eglise à Eglise.

Il faut dire que, depuis des siècles, il n'y avait plus d'Eglises particulières : tout passait par le centre et les évêques avaient oublié qu'ils pouvaient s'adresser directement à l'Eglise universelle, à leurs collègues dans l'épiscopat, à d'autres Eglises sœurs. Nous avons tout de même perçu l'importance de votre geste.

Nous avons aimé en particulier :

— la dénonciation des faits que vous signalez et qui, comme vous le montrez, ne sont pas des faits isolés, mais les conséquences d'un système ;

— la condamnation de « la doctrine de Sécurité Nationale » qui permet l'organisation d'une politique de répression ;

— l'honnêteté de votre position qui n'hésite pas à reconnaître que le mal a ses racines dans nos pays développés économiquement ;

— votre courage à questionner le système du pays dont vous êtes les pasteurs ;

— le fait que nous nous sentons, à cause de votre prise de position, davantage de la même Eglise : une Eglise qui a opté pour la défense des plus pauvres.

Comment donner une continuité à ce travail commun auquel vous nous invitez ? Comment collaborer avec vous pour créer cette « conscience critique » chez les chrétiens, afin qu'ils perçoivent les causes de l'exploitation des pays pauvres par les pays riches ? Ce que nous cherchons, ce n'est pas seulement une prise de conscience, mais une *action*. Comment faire pour que vous puissiez agir sur les centres de décisions économiques qui sont chez vous et conditionnent notre vie ici (groupes financiers, secteurs gouvernementaux, grosses usines, empires économiques) ? Comment, en fin de compte, être solidaires ?...

A notre avis, la solidarité suppose des changements radicaux, ici au Brésil et chez nous, en France, c'est-à-dire des « conversions » et cela dans trois domaines qui ne sont pas étrangers les uns aux autres :

Une conversion au politique

Nous sommes parfaitement conscients que l'évangélisation ne se limite pas au politique, que le salut en Jésus-Christ inclut une libération sociale et collective, mais va infiniment au delà, que la racine du mal dans l'homme s'étend bien plus loin que le champ économique, que c'est aussi au cœur de sa subjectivité que l'homme doit être atteint par la force libératrice de la Plénitude de l'Être que nous appelons Dieu et à qui Jésus-Christ a donné un visage d'homme.

Ceci dit, nous devons souligner avec force que nous avons souvent l'impression d'être plongés ici dans une aventure passionnante, mais peut-être aussi vaine que celle des Jésuites au moment de la colonisation du Brésil. On sait que ceux-ci ont été expulsés en 1759 par le marquis de Pombal, premier ministre du roi de Portugal. Que faisaient ces Jésuites ? Un peu ce que nous faisons : « réunir » les Indiens dans des communautés de taille humaine, sortes de colonies agricoles, pour qu'ils puissent échapper au rouleau compresseur de la colonisation portugaise. On appelait cela le processus d'« aldéation » (1). En fait, si les Jésuites avaient réussi, cela aurait signifié la fin de l'occupation étrangère : les Indiens auraient peu à peu revendiqué leurs « droits de l'homme », c'est-à-dire leur terre, c'est-à-dire l'expulsion des Portugais. La contradiction était insoluble.

Que faisons-nous aujourd'hui ?... Nous aussi, nous nous efforçons de « réunir » le peuple de ces milliers de « communautés de base », bien connues maintenant à l'étranger, dans ces groupes d'usine ou de quartier, dans ces équipes d'Action Catholique ou de Pastorale Ouvrière (2).

La parole « réunion », dont nous usons et abusons, est une parole qui définit tout un programme, toute une espérance ; nous voulons « réunir l'homme » et « réunir les hommes » désintégrés et dispersés par des forces anti-humaines et anti-divines. Dans ces communautés de base ou dans ces groupes d'usine, à travers des milliers de petites actions individuelles ou collectives, chacun apprend à être lui-même, dans son originalité singulière, et à être avec les autres solidaire et co-responsable.

Que fait le système industriel qui s'abat sur les peuples d'Amérique latine avec une violence incroyable (il n'y a pas les freins que la classe ouvrière en Europe a imposés de haute lutte à la machine économique) ? Exactement le contraire : tout est fait pour *séparer, désunir*.

Il ne s'agit pas d'abord d'une entreprise consciente, mais de la logique aveugle d'un système économique qui *divise pour produire*.

Il y a tout ce qui existe en Europe : le travail parcellaire, spécialisé à outrance, qui stérilise les capacités créatrices et désintègre la personnalité, les horaires de travail (les 3/8) qui séparent l'homme de sa famille, de l'école, de son Eglise, de sa communauté, bref d'une activité sociale régulière, les heures de transport qui réduisent encore le temps libre pour « autre chose ». Il y a en plus la loi de l'« arrocho salarial » qui maintient les salaires à un taux de croissance très bas (plus faible que l'inflation annuelle) et qui force les travailleurs à faire sans cesse plus d'heures supplémentaires pour survivre, au détriment d'autres camarades qui font la queue aux portes des usines pour être embauchés. Il y a en plus une entreprise consciente de division et de désorganisation de la classe ouvrière comme telle. Par exemple, des travailleurs gagnent plus que les autres tout en faisant le même travail, à condition de « collaborer avec l'usine », c'est-à-dire d'être des jaunes. Au moment de la paye, il n'est pas rare que tout se passe dans un grand climat de défiance : des camarades refusent de montrer leur fiche de paye pour ne pas dévoiler leurs petites ou grandes trahisons. La répression policière est présente, à l'état endémique, dans les grandes entreprises qui ont toutes leur service de Sécurité Politique. Pratiquement ceci empêche toutes revendications collectives.

Comme on le sait, les syndicats ne peuvent pas prendre la tête de mouvements de revendications, ni à l'intérieur ni à l'extérieur de l'entreprise. Les conflits doivent être résolus devant la Justice du Travail ou individuellement avec les autorités de l'usine. Il est presque inimaginable qu'une *délégation* de travailleurs aille trouver le contremaître ou l'ingénieur, même pour résoudre un problème mineur. Le seul local un peu « communautaire » à l'intérieur de l'usine, ce sont les toilettes où l'on peut parler et les portes des cabinets où l'on peut écrire. Encore le temps de présence aux toilettes est-il mesuré chichement dans certaines usines, par des gardiens qui y font des rondes régulières.

Comment ne pas voir que le travail de base que nous faisons dans les quartiers ou dans les usines, « réunir l'homme et réunir les hommes », est à l'opposé de ce que veut le système industriel dans sa forme actuelle ?

Ce travail de base aura-t-il un avenir ? Ne sera-t-il pas étouffé à

long terme par un modèle économique et social qui lui est antagonique ? Ne serons-nous pas expulsés, nous aussi, comme les Jésuites en 1759 et nos collègues brésiliens ne seront-ils pas « neutralisés » d'une autre manière ?

Ne nous faisons pas d'illusions : le gouvernement Carter peut changer « en apparence » les régimes militaires d'Amérique latine et il va le faire pour reconquérir une partie de l'opinion publique que les Etats-Unis s'étaient aliénés ; mais au fond des choses, la contradiction reste la même : tous les pays d'Amérique latine — et le Brésil en tête — importent de l'argent pour industrialiser et la dette extérieure est énorme (3). Comment payer ?... Le régime actuel offre en échange une main-d'œuvre bon marché, des matières premières, des produits agricoles comme le café, la viande etc... D'où l'augmentation insensée du prix du café sur le marché intérieur, afin que les Brésiliens n'achètent plus leur produit national réservé à l'exportation. D'où l'expulsion des paysans pauvres de l'intérieur, dont les terres servent à faire de l'élevage à l'échelon industriel : les groupes financiers des grandes multinationales (ou des sociétés nationales) sont en train de devenir de grands propriétaires terriens. On cite des endroits où les 2/3 du territoire ont été vendus à des groupes comme la FORD ou la VOLKSWAGEN.

D'où cette migration insensée vers les villes. Comme les torrents tropicaux gonflés par une pluie d'orage, qui arrachent la faible couche d'humus fertile des collines déboisées de nos grandes villes, la tornade capitaliste s'est abattue sans pitié sur un peuple de paysans très pauvres aux équilibres fragiles, pour les transporter dans d'immenses banlieues, très souvent des bidonvilles (4) qui ressemblent plus à des campements de réfugiés étrangers où personne ne se connaît, qu'à des habitats humains faits pour les citoyens d'un même pays. Il y a vraiment deux Brésils. Et nous qui habitons dans ces quartiers et qui travaillons dans ces usines, nous avons souvent l'impression de vivre dans les décombres de la « civilisation » industrielle du monde occidental.

Et voilà que nous faisons de l'économie et de la politique !... Ce n'est pas notre spécialité. Nous voulons seulement montrer que pour être une bonne nouvelle, l'Évangile doit sauver tous les hommes et l'homme tout entier. Or cela ne sera possible que dans le cadre d'une société plus communautaire où l'on pourra travailler, étudier, prier, et pas seulement produire. Les signes

avant-coureurs du Royaume (qui ne sont pas encore le Royaume, mais qui font partie du Royaume) n'est-ce pas l'avènement de plus de Justice et plus de Liberté ?

Nous voulons alerter les évêques de France sur la contradiction qui existe entre le travail de base que nous faisons et les principes de base d'un système industriel qui fait exactement l'inverse. Surgit alors ce que nous appelons ici la « conversion au politique » : ou nous mettons toutes nos forces à changer cette organisation de la cité humaine, ou tout le travail de base que l'Eglise a fait ces dernières années sera voué à l'extinction à plus ou moins longue échéance. Entre la Ford et la COMMUNAUTE DE BASE, il faut choisir... Nous espérons qu'au Synode, nos évêques de France pourront fortifier leurs liens avec nos évêques brésiliens, parce que le problème est international et que la réponse doit être aussi à ce niveau. Nous souhaitons qu'ils collaborent étroitement pour que les principes de Medellin ne soient pas remis en question.

Nous sommes inquiets à ce sujet. Nous espérons que les pasteurs de France et du Brésil inviteront les chrétiens à une radicalisation.

Etre radical ce n'est pas être un fanatique, c'est prendre le mal par la racine. C'est être *prudent* : selon St Thomas, la vertu de prudence, c'est prendre la décision qui s'impose au moment opportun, pour éviter le pire.

Le pire, cela pourrait être ici, dans un avenir plus ou moins rapproché, des explosions de violence incontrôlables et une déception profonde en ce qui concerne une Eglise chrétienne qui n'aurait pas été jusqu'au bout de sa tâche. Peut-être, dans notre Eglise brésilienne, y a-t-il un optimisme pastoral exagéré, une *euphorie* qui vient d'un travail de base qui « rend », en quelque sorte un nouveau « miracle brésilien ».

Nous pensons qu'une attitude courageuse en ce qui concerne la défense des Droits de l'Homme, ce n'est que la moitié du chemin parcouru et nous osons dire qu'il faut être optimistes à condition d'être clairvoyants.

Nous voulons terminer cette lettre, sans la prolonger, en signalant deux autres points importants, qui ne sont pas étrangers à ce que nous venons de dire :

Il faut accéder à une vraie liberté dans l'Eglise

Un peuple est vraiment libre — et l'Eglise est le Peuple de Dieu — quand il peut exercer une influence décisive sur le choix de ses responsables. Or, le peuple de Dieu n'est pas consulté pour le choix de ses Pasteurs. Les évêques sont désignés sans que la Communauté ait son mot à dire (seuls, quelques « spécialistes » sont consultés sous le sceau du secret). Ceci est contraire à la Tradition la plus ancienne de l'Eglise chrétienne. Saint Célestin, Pape, disait : « On ne doit pas imposer à une communauté un évêque qu'elle n'a pas demandé explicitement » et saint Léon, Pape, ajoutait : « celui qui préside à tous doit être choisi par tous. Qu'on ne consacre pas un évêque contre la volonté des chrétiens et sans qu'ils l'aient demandé explicitement ». Nous savons parfaitement que l'Eglise n'est pas une démocratie, mais une communion.

Nous n'ignorons pas que si, dans l'avenir, la communauté pouvait indiquer son pasteur, cela ne voudrait pas dire qu'elle pourrait le choisir sans l'accord des communautés voisines et de l'autorité supérieure.

Les Eglises particulières sont des sœurs et elles ont un centre qui est Rome. Mais nous voulons dire qu'on ne pourra pas échapper indéfiniment aux conséquences de l'effort d'évangélisation actuelle, si nous voulons être cohérents avec nous-mêmes. Le meilleur de nos forces passe à faire surgir « une Eglise qui naît du peuple » (« uma igreja que nasce de povo »). Il est évident que ces milliers de communautés ecclésiales de base devront avoir un jour ou l'autre leur ministre de l'eucharistie, leur presbytre qui présidera à la Charité et à la Cène du Seigneur.

Né au sein de la Communauté ecclésiale de base, désigné par ses frères et par ses sœurs pour exercer le ministère de l'unité, approuvé par l'évêque, l'existence du presbytre (5) est indispensable pour que cette Eglise qui naît du peuple arrive à maturité. « L'Eucharistie est la source et le sommet de l'évangélisation », nous a rappelé le Concile.

L'Eucharistie doit être assurée d'une manière moins extraordinairement difficile dans ces milliers de Communautés de base qui sont nées ces dernières années. Quand une Communauté a prouvé son existence ecclésiale, pourquoi lui refuser le Corps et le Sang du Christ ? Pourquoi attendre la venue problématique d'un des rares prêtres disponibles ? (6). Pourquoi dépendre de quelqu'un qui est extérieur à la Communauté et qui a été formé

hors de la Communauté ?... L'Eucharistie n'est pas le privilège de quelques-uns, mais un droit de tous à la vie divine.

Et si les Communautés de base indiquent un jour leur presbytre, il faudra bien aussi que les diocèses puissent être consultés sur le choix de leur futur évêque.

Il faut modifier les structures dépassées

Nous voulons dire par là que le centre qui est à Rome devrait peu à peu continuer à exercer son ministère d'unité d'une manière plus sympathique. Nous voulons parler de l'existence des nonces. Pourquoi cet ambassadeur permanent de l'Etat du Vatican ? ... Pourquoi pas des *légats* du Saint-Siège quand surgit une nécessité, un motif, une urgence ?

Les derniers événements que nous avons vécus ici (menace d'expulsion de prêtres et d'évêque) nous montrent une fois de plus qu'une représentation d'un « pouvoir central » de caractère diplomatique nuit à un centre qui devrait être un centre de communion plus qu'un pouvoir et qu'entre l'attitude diplomatique et l'attitude évangélique, quand il y a conflit entre les deux, on devrait choisir l'attitude évangélique. Nous savons que dans certaines circonstances, des nonces ont su faire un travail qui mérite le respect de leurs frères, mais ceci en dépit et non pas à cause de la structure.

En terminant cette lettre, nous voulons vous assurer de notre union profonde, de notre reconnaissance, de notre volonté d'être vos collaborateurs dans le service de l'évangélisation en France comme ici.

Avec respect,

vos frères.

Le secrétaire du Groupe,

Joseph Mahon

- (1) *Aldela : réserve d'Indiens ; sorte de village placé sous la protection des Jésuites.*
- (2) *Pastorale Ouvrière : efforts de certains diocèses qui veulent exercer leur ministère pastoral en appuyant ceux qui désirent, au nom de l'Évangile, changer les structures de la vie de l'entreprise et, d'une manière générale, l'organisation d'une société construite sur trop de privilèges et trop d'injustices.*
- (3) *Nous pensons bien qu'il fallait industrialiser le Brésil, mais pas en suivant le modèle de développement économique en vigueur. Il fallait industrialiser en fonction des grandes réformes de base, au bénéfice de l'ensemble de la population, en premier lieu LA REFORME AGRAIRE. Actuellement, l'argent importé sert principalement à un développement de type occidental et ne profite pas à la grande masse. Selon un récent rapport du SESP, organe du ministère de la Santé : 38 % des enfants nés au Nord-Est ne terminent pas une année d'existence ; seulement 8 % de la population parvient à dépasser les 55 ans ; 57 % de la population brésilienne, au-dessus de 5 ans, est constituée d'analphabètes. La dénutrition, à ses différents degrés, atteint 70 % de la population infantile entre 6 mois et 5 ans ; 50 % de la force de travail de la Nation est inemployée, etc... (Folha de São Paulo, 10 août 1977). Ces conséquences économiques et humaines (économie et humanisme) sont un fruit direct de l'idéologie nationaliste qui anime le régime. On préfère la nation au peuple : « le pays va bien, mais le peuple va mal », déclarait le Président Medici.*
- (4) *Le Cardinal de São Paulo a affirmé publiquement le 24 août 1977 que des calculs récents permettaient d'évaluer à 590.000 le nombre d'habitants qui demeurent dans les baraques en bois à São Paulo (Folha de São Paulo du 25 août 1977).*
- (5) *Nous connaissons personnellement des dizaines d'hommes mariés, pères de famille, qui exercent déjà ce ministère de l'unité au sein de la communauté à laquelle ils appartiennent. Ils pourraient être ordonnés prêtres demain.*
- (6) *Il y a au Brésil près de 10.000 prêtres, dont un peu moins de la moitié sont étrangers, ceci pour un pays qui a plus de 100 millions d'habitants et qui est grand comme 17 fois la France...*

Incroyance, Foi chrétienne, Témoignage et Vocation*

René Salain

Depuis Abraham et Moïse, Dieu n'a cessé d'appeler des serviteurs de son projet. Chercheurs de Dieu, et se saisissant eux-mêmes comme des croyants, ils ont dit la foi en leur temps.

Aujourd'hui ce qu'on appelle « communication de la foi » est mis à l'épreuve. Une crise de la vocation s'ensuit nécessairement : les obscurités de la route et les épines sur le trajet n'encouragent pas à s'aventurer en direction des ministères, de la vie religieuse, de la militance, du témoignage voire du baptême .

Un livre de P. JACQUEMONT, J.-P. JOSSUA et B. QUEL-QUEJEU nous donne à réfléchir sur ce sujet. Il s'intitule « *Le temps de la patience* ». Autre chose que le temps de la démission, ou le temps du silence, bien qu'il fasse sa place au silence.

Mais d'abord le temps de la lucidité et de la modestie. La crise nous oblige à reprendre les choses en leur commencement. La tempérance verbale que la situation conseille ne vaut que si en même temps on réévalue bien des façons spontanées de penser et d'agir.

Nous citerons très largement les trois auteurs. Nous dirons

* Ce texte n'a pas été d'abord écrit pour la « Lettre aux Communautés ». Il répond à une demande de la revue « Vocation » (il a paru dans le n° 277 de janvier 1977). Ceci explique son titre et pour une part son contenu. Il a semblé utile de le reproduire dans la « Lettre aux Communautés ».

nos accords sur leur diagnostic et leurs propositions. Nous dirons aussi nos réticences, qui ne sont que secondes.

Ce qu'ils disent de la situation de la foi aujourd'hui, et de son avenir possible, n'est pas sans retentissement sur l'avenir des vocations.

Le temps de la lucidité

Les auteurs n'hésitent pas à mettre l'écrêteau à l'entrée d'un certain nombre d'impasses.

Donner la foi, transmettre la foi ?

Nous voudrions donner la foi. « *Attitude fausse, nous dit-on, puisque l'appel intérieur de Dieu et la réponse humaine sont imprévisibles* » (p. 7).

Pourtant attitude fréquente, qui sous-tend bien des impatiences, inquiétudes et indiscretions. N'oublions pas que l'alliance de Dieu et de l'homme se joue librement entre deux oui. L'accordeur facilite la rencontre, mais tel Jean-Baptiste il reste à la porte du ménage (Jean 3/28-29).

Certes la foi vécue en vérité dans une famille, dans un groupe, est une chance pour les nouvelles générations : la foi chrétienne en effet n'est pas qu'une aventure personnelle ; Dieu se découvre dans une histoire au sein d'un peuple .

Pour autant la foi est-elle transmise ? Oui, s'il s'agit de la Tradition dans l'Eglise, c'est-à-dire de la continuité apostolique : depuis les origines le même Evangile passe de générations en générations. Mais pour autant je n'engendre pas la foi d'un autre, même de mon fils. Je ne procrée pas la foi comme l'existence : « *C'est Dieu, dit Jacques (1/18), qui nous engendre de son propre gré par la parole de vérité* ». Reste à voir comment j'ai charge de la parole de vérité.

Méfions-nous des récupérations hâtives

Elles ne respectent ni l'incroyant ni le croyant. « *La manière d'être homme aujourd'hui inclut un certain nombre de visées, de sensibilités particulières, d'espairs positifs, de projets collectifs. Ils sont exprimés en termes d'humanisme, parfois en termes de valeurs modernes... On sait les risques fréquents d'abus de textes, bibliques ou traditionnels, d'annexion (qui altère ou falsifie ce dont elle se saisit), ou de récupération subreptice (qui s'émerveille de voir développées par des non chrétiens des visées ou des valeurs après les avoir affirmées être en germe dans le christianisme)* » p. 107 ;

« *L'apologétique des valeurs ou de l'action, affirmant que le dynamisme infini inclus dans la moindre décision devrait conduire à Dieu, ne convainc que les croyants. La façon qu'ont les hommes de rendre absolus des enjeux profanes, incitant certains chrétiens à discerner partout de la religion cachée, ne débouche jamais sur le christianisme* » (p. 10).

Il est bon de se redire cela, au lieu de se rassurer à bon compte.

Non à la religion, oui à la foi ?

« *La manière d'être homme aujourd'hui intègre, parmi ses composantes, des approches critiques du fait religieux... Certains chrétiens, surtout parmi les spécialistes en théologie, ont cru pouvoir éviter par principe cette épreuve critique à la foi en la déclarant distincte de la religion. On abandonnerait celle-ci à la morsure de la critique, tout en déclarant celle-là hors de ses prises. Ce n'est là qu'artifice, même si la réalité authentique de la foi ne saurait, sans plus, être ramenée à une attitude religieuse. Ni l'une ni l'autre, engagements d'homme, ne sont à l'abri des approches de la critique* » (p. 106).

D'ailleurs le temps semble passer d'une dépréciation systématique et absolue de la religion ; tant il est vrai que l'homme est animal religieux.

Repli sur les petits groupes ?

Certains y cherchent la solution.

« *L'expérience chrétienne est alors amputée d'une de ses dimensions essentielles : la communication réussie de la parole de vie, la vitalité d'un peuple qui grandit, se renouvelle et rajeunit... Si l'on y réfléchit, par-delà l'universalité ou la vigueur, c'est*

la signification même du message et de la foi qui est en cause : celle d'une bonne nouvelle annoncée aux pauvres, d'un salut inouï, d'un dessein aimant de Dieu. L'attitude du témoin évangélique n'est pas celle du sage qui attend, paisible, quelques « happy few » désireux de retrouver les sources secrètes oubliées par la plupart. Elle n'est pas celle du militant dépositaire avec quelques autres du sentiment, des tâches et des efforts du grand nombre — et peu importe qu'ils sachent ou non s'ils agissent dans la bonne direction ! C'est pourquoi le problème est dans notre propre foi une écharde peu supportable, la forme du mal la plus inexplicable et à laquelle nous pouvons le moins nous résigner, quelque chose de trop contraire à la conscience que la foi prend d'elle-même dans sa signification essentielle » (p. 19).

« La parole de foi ne se conserve pas en se gardant ».

Matthieu nous rapporte la parabole des talents en l'insérant dans le contexte du jugement que Dieu portera sur les responsables de son œuvre.

« Cette parole ne peut croire que si elle est communiquée : à Celui qui me l'a adressée, à autrui, à l'autre différent... Elle va vivre parce que s'engageant dans tous les langages des hommes elle trouve la chance à chaque fois de se découvrir sous une face nouvelle, dans une virtualité encore inexprimée » (p. 139). Vatican II, avec d'autres mots, disait : « Il revient à tout le peuple de Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, de scruter, de discerner et d'interpréter les multiples langages de notre temps, et de les juger à la lumière de la parole divine, pour que la Vérité révélée puisse être sans cesse mieux perçue, mieux comprise et mieux présentée » (G.S. 44/2).

Dialogue avec les incroyants ?

« Parmi les attitudes que la situation d'incroyance a suscitées, l'une des plus spectaculaires est celle que l'on désigne le plus souvent comme « dialogue entre chrétiens et athées »... De quoi ce dialogue est-il fait ? D'une rencontre tout extérieure entre un humanisme athée constitué avec ses valeurs et ses positions critiques, et un christianisme nanti de sa culture de la philosophie dont il s'est armé, de ses explications propres. Une telle rencontre, menée par des partenaires qui sont adversaires sur le fond, ne peut guère avoir d'issue positive » (p. 108).

« Il en va tout autrement si chacun des interlocuteurs a

commencé d'intérioriser le dialogue en lui-même. Si les positions critiques, les projets, les visées positives des athées sont devenues, au moins sous la forme d'interrogations ou de recherches, des attitudes de chrétien. Car le dialogue, transporté du dehors à l'intérieur des partenaires, aura lieu, par delà maint intérêt commun, également sur la foi ». (p. 109).

Telles sont les principales issues (souvent empruntées aujourd'hui) que nos auteurs estiment trop étroites, sinon bouchées. On pourra chicaner sur des détails de leur appréciation critique. Mieux vaut, à notre avis, nous obliger avec eux à regarder la situation en face.

Situation d'incroyance

Les critiques résumées ci-dessus reposent en définitive sur une analyse plus fondamentale. Elle concerne la situation d'incroyance.

Un principe au départ : *« l'importance (qu'il faut accorder) aux conditions du temps, à l'état des mentalités, et aux caractéristiques de la culture ambiante pour déterminer les formes prises par le souci qu'ont les chrétiens de communiquer la foi. Le conditionnement que les situations concrètes imposent au témoignage oblige donc à reporter notre attention sur notre époque ».* (p. 95).

***Qu'est-ce
qui va de soi ?***

« La constitution même des mots in-croyance, a-théisme, a-gnosticisme, ir-religion, qui incluent tous un radical négatif ou privatif, incline à leur attribuer une signification en quelque sorte négative : l'absence de toute foi religieuse » (p. 97).

« Il est normal que ce trait négatif apparaisse aux chrétiens lorsqu'ils considèrent globalement l'attitude des non-chrétiens par rapport à la leur ». (p. 99).

Cette vue subjective des choses doit faire place à une vue objective.

« L'incroyance est de plus en plus le cas de beaucoup de personnes, de milieux entiers ; elle tend à se généraliser assez vite ;

elle représente dès maintenant une réalité collective assez créatrice et influente, même si elle est très diverse, pour constituer une composante dominante de notre culture. Dès lors celle-ci tranche sur les époques précédentes : ce n'est plus le christianisme, la foi chrétienne qui vont de soi, qui sont naturels, normaux, c'est l'incroyance. Et c'est donc la croyance chrétienne qui doit rendre compte d'elle-même. Si l'on ne craignait pas d'être accusé de jouer avec les mots, il faudrait dire que de plus en plus désormais c'est la foi chrétienne qui doit être désignée comme une non-incroyance » (pp. 100-101).

En disant que l'incroyance est devenue « normale », les auteurs n'oublient pas que la foi est la vocation des humains. Ils parlent d'une normalité culturelle. Ils font remarquer que l'incroyance se diffuse sans question. Aux origines elle était non seulement minoritaire, mais elle suivait « *un choix délibéré, après examen du christianisme* » (p. 105). Ainsi les libertins du 17^e siècle. Aujourd'hui la masse est grande de « *ceux qui ne font qu'absorber sans choix délibéré la donnée culturelle de la non-foi ambiante* ». La contagion est passée des adultes aux jeunes, et maintenant aux enfants.

Degré zéro

Si cette analyse est exacte, une conclusion s'impose.

« On ne peut plus, semble-t-il tabler sur un présupposé religieux commun. La foi se détache sur un « degré zéro » pour ce qui est des croyances, non seulement à l'égard de l'évangile, mais même à l'égard de l'affirmation de Dieu ». Nous devons en tenir compte.

Sans doute l'érosion religieuse n'est-elle ni totale ni le fait de tous : les auteurs le reconnaissent. Et puis ne préjugeons pas de façon absolue l'avenir ; la culture actuelle subit à son tour la critique. Malraux prédit un retour en force de la religion : l'avenir dira s'il a tort ou raison. De toute façon demain gardera la trace d'aujourd'hui. Et nous ne sommes pas à demain.

C'est pourquoi une conclusion s'impose à nous croyants. *« A partir de la foi une certaine attention doit être portée à ce qui, dans l'expérience commune, peut fournir des affinités, des appels, des anticipations qui font signe en direction de la foi, peut-être même dans certains cas des chemins éventuellement praticables vers celle-ci. Mais à condition de commencer par reconnaître que*

ces affinités, ces appuis, ne sont rien de plus que ce qu'ils sont, de refuser franchement de les majorer ou de les annexer prématurément à l'expérience croyante, et d'être convaincu que s'ils peuvent être des points de jonction entre croyants et incroyants, ils ne le sont pas de soi, la plupart du temps » (pp. 104-105).

Témoigner

La situation inédite et embarrassante faite à la foi et à l'Eglise n'est pas étrangère à la crise des vocations. Découragement sans doute, peur aussi peut-être, mais d'abord incertitude.

Pourtant la vocation est une constante de l'histoire du salut. Ce sont les difficultés elles-mêmes du peuple qui ont provoqués les envoyés de Dieu : « Va, ne crains pas, parle, je serai avec toi... ». Ils ont marché, ils ont osé, ils ont agi et parlé, dans leur temps, en fonction de leur temps : Moïse n'était pas Elie, Jérémie n'était pas Esdras, Paul n'était pas Augustin, François d'Assise n'était pas Ignace de Loyola. L'heure ne peut être aujourd'hui au repli sur l'intimité, le privé, ou le cénacle.

Mais alors comment faire ?

Nos trois auteurs centrent leur réflexion sur le *témoignage*.

Nous ne reprendrons pas les analyses intéressantes — sur le langage, l'écriture. Le témoignage lui-même — qu'ils empruntent aux disciplines modernes. Nous ne redirons pas non plus l'histoire de la communication de la foi depuis les origines de l'Eglise.

De l'annonce au témoignage

Nous ne retiendrons que l'essentiel de la thèse que leur inspire P. Ricoeur.

En parcourant les écrits du Nouveau Testament, ils repèrent une évolution : elle va des Synoptiques, des Actes et de Paul, à Jean, à Pierre, et aux autres documents qui attestent l'existence de communautés déjà implantées en monde gréco-romain.

Dans les premiers textes, surtout pauliniens, prédomine l'annonce ou la proclamation. « *Nous y voyons Paul réaliser dans son ministère ce que nous avons déjà découvert à son sujet dans les Actes, mais avec une sorte de concentration sur sa propre tâche*

d'annonce, intensément active, personnelle et charismatique. Dans l'Épître aux Romains il se conçoit comme étant apôtre par vocation, pour annoncer l'évangile aux païens (1/1-5) ; c'est là son culte spirituel (1/9), son sacerdoce, sa liturgie ; il a le souci des Juifs (15/16), mais se doit aux païens : la parole qui sauve est celle qu'on prêche, parce qu'on est envoyé, et elle est alors entendue, crue et confessée... Paul a le sentiment d'être comme traversé par le message » (pp. 66-67).

Avec Jean et les épîtres tardives, les perspectives se transforment.

« On peut vraiment parler d'une substitution du témoignage à l'annonce et à la proclamation. L'étude systématique du nouveau vocabulaire amène à la caractériser par des équivalents verbaux tels qu'attester, confesser... On se situe à l'égard de quelque chose qui est, que l'on connaît, et en faveur de quoi on apporte sa caution ou son aveu » (p. 73).

« On ne voit guère les responsables de communauté que dans leur rôle interne, même quand il s'agit d'enseignement (didascalie), et il va de même de Timothée (sauf peut-être en 2 Tim. 4/1-5). Mais il faut aussi que « ceux du dehors » rendent un bon témoignage à « l'évêque » afin qu'il ne tombe pas sous l'opprobre et la tentation... On a donc l'impression, dans l'ensemble, de communautés qui vivent sur elles-mêmes et dans leurs échanges avec les communautés sœurs. Elles sont conscientes du message qu'elles portent et que d'autres hommes pourraient, devraient même recevoir. Mais elles sont peu préoccupées de cela, et peu adonnées à des échanges actifs avec les païens » (p. 76).

Les auteurs concluent : *« Le renversement de l'équilibre dans la doctrine de la communication de la foi, que nous avons découvert dans les écrits attribués à Jean et Pierre, et cette insistance sur l'existence plutôt que sur la parole, méritent le nom de théologie du témoignage pour marquer la différence avec une théologie de l'annonce » (p. 77).*

Nous hésiterions, pour notre part, à parler de « doctrine » plutôt que d'accents différents qui tiennent à deux moments différents et à deux situations dans la diffusion de l'évangile. L'évolution analysée est indéniable. Elle met en évidence qu'il n'y a pas de modèle uniforme préimposé. Deux théologies ? Disons deux attitudes apostoliques, qui donnent à réfléchir pour aujourd'hui.

Expérience et expression de la foi

Nous hésiterions aussi à « *opérer un renversement complet par rapport non seulement à l'idéologie missionnaire, mais même à l'optique de la proclamation (paroles accompagnées de signes)* » (p. 113). Nous y reviendrons plus loin.

a) Par contre ce qui est décrit de l'expérience de la foi, et ce qui est proposé comme expression de la foi à partir de cette expérience nous paraît correspondre à la situation actuelle créée par l'incroyance diffuse. L'analyse rencontre de façon pertinente la pratique de nombreux chrétiens et prêtres qui vivent la foi au cœur de cette situation. Mieux, elle en rend compte avec beaucoup de justesse.

Nous en citons des traits saillants.

« Cette expérience est faite d'éléments de conviction, d'action, de rencontres, de joies et d'épreuves caractéristiques. Elle est à la fois personnelle et communautaire... Elle est faite de tensions entre des aspects dont la cohérence théorique au sein du message ne garantit pas qu'ils soient aisément compatibles dans l'existence : prière et action, passion de la justice et amour des ennemis : Pourtant elle comporte une unité : l'attitude radicale qu'on appelle foi lie la gerbe de ces expériences différentes, en circulant entre elles, en les interprétant, en les ressaisissant dans une visée unique, en les articulant en profondeur » (p. 116).

Nous ajouterions, pour notre part, et avec insistance, dans ce monde (et cette Eglise) enclin au jugement et à la condamnation, que l'expérience chrétienne est faite de l'expérience du mal et du péché. Ce fut l'expérience multiforme du peuple de Dieu, celle de Jésus-Christ, et des croyants depuis la Pentecôte. La foi ne peut lier la gerbe sans les saisir dans la brassée, les resituer dans la visée unique, donc dans la victoire de l'Amour.

b) Le contenu central de la confession de foi, ajoutent nos trois auteurs, est Jésus-Christ. Mais quel Jésus-Christ ?

« Jésus prophète ouvrant pour les hommes une histoire de la liberté et de l'amour dans le monde, et maître en connaissance de Dieu nous permettant de le chercher en vérité, et de vivre en sa présence... Jésus transcendance risquée, livrée pour le salut dans l'histoire et dans l'humain » (p. 119).

Ils en concluent :

« Si en Jésus-Christ le plus transcendant se révèle par le plus

humain... le lieu de la vie nouvelle, de la rencontre personnelle de Dieu et du témoignage qui lui est rendu ne peut être un registre du surhumain, de l'insolite, du merveilleux, mais l'existence et l'expérience humaine des chrétiens » (ibid.). Comprenons bien le propos : il ne vise pas une réduction humaniste ou humanitaire de Jésus-Christ, ni de la vie chrétienne. Mais la découverte d'un sens de l'humain qui va vers Dieu, à travers un itinéraire qui est une expérience, avant d'être et pour être un discours vrai. Il pourrait bien être un discours vrai en soi, mais sans portée pour nos contemporains, dans la situation actuelle. Nous reviendrons sur ce point.

« Au départ d'un tel itinéraire, il y a une certaine façon d'exister comme chrétiens dans les situations, les épreuves, les recherches communes à tous les hommes : un sens chrétien de la vie humaine. Peu importe que ce sens ne soit pas entièrement spécifique aux croyants, que les choix qu'il comporte dans la multitude des adhésions ou des refus possibles puissent coïncider avec ceux que feront d'autres êtres humains. Il reste qu'entre les diverses manières de se situer par rapport aux enjeux de l'existence, l'évangile n'est pas neutre. L'exercice des Béatitudes, la compassion pour toute misère, l'amour des ennemis, ne représentent-ils pas une existence humaine allant au bout d'elle-même, du moins dans une certaine direction, en même temps qu'ils manifestent humainement la vie du Christ en nous ? Ceux qui disent aujourd'hui : « Chrétiens, nous ne différons en rien des non-croyants » n'ont peut-être pas tort. Mais ne leur vient-il pas à l'esprit de se demander : « Sommes-nous chrétiens ? » (pp. 121-122).

c) Dans cette option pour le témoignage qui naît de l'expérience se cache un danger non imaginaire, celui de conditionner la découverte de Dieu par la valeur propre du témoin. La Parole n'a pas été proférée que par des parfaits. La Bible, y compris le Nouveau Testament (p. ex. Phil. 1/15-18), montre qu'elle le fut par de piètres porte-Parole, les témoins ne sont pas témoins d'eux-mêmes, ni l'Eglise d'elle-même, mais d'une Source et d'une Vérité qu'elle n'est pas.

Les chrétiens agressés par la critique ambiante ont raison de réviser leurs comportements, de chercher à être parfaits comme le Père tout autre (et donc inégalable) est parfait. Ils n'ont pas à attendre d'y être arrivés pour dire ce qui les anime. Le péché lui-même prend sens pour qui croit au vainqueur du péché.

C'est pourquoi les auteurs de notre livre insistent sur un point capital et de grande conséquence pratique : « *Dans le témoignage finalement la parole est à un Tiers* » (ibid).

Et ils ajoutent que ce Tiers se dit à travers une expérience qui déborde l'existence de chaque chrétien particulier. « *De proche en proche, d'expérience en expérience, ne peut-on semblablement découvrir l'Eglise comme une communauté, un peuple, une maison, une école, où se pressent le mystère d'une pédagogie et d'une communion ? N'est-ce pas dans les mots empruntés à notre vie, consignés dans un Livre, communiqués à travers l'expérience et les réflexions des croyants de jadis, que se laisse deviner une Parole ? N'est-ce pas à travers les gestes simples des « sacrements, tantôt issus de la vie de chaque jour, tantôt exaltés par la joie de la fête, que Dieu se laisse toucher dans le symbole ? La prière elle-même n'est-elle pas, comme l'amour, une expérience toute simple où se mêlent présence et absence, paix et crainte d'être abandonné ?* ».

Rendre témoignage est donc un vaste effort. On ne peut s'en tenir à ce qui se vit dans les relations courtes, c'est-à-dire les relations de personne à personne, ou de petits groupes. C'est l'Eglise qui est concernée de part en part, et jusqu'à la grande Eglise universelle. Il faut y inclure tout le travail sur le langage de la foi. Donc aussi tout le travail sur les signes ecclésiaux, qu'il s'agisse de la vie en commun, des sociologies pratiquées, de la pastorale des sacrements. La besogne est immense et diverse. Elle s'impose pour plusieurs raisons : d'une part l'incroyance actuelle se définit aussi par rapport au corps ecclésial comme lieu global de la foi, qui est déjà là, visible, repérable, porteur d'une signification ; d'autre part une masse de gens est en relation avec l'Eglise, et ils ne sont ni à rejeter par discrimination autoritaire ou idéologique, ni à conforter illusoirement dans leur bonne foi. Il y a élément de vérité dans les campagnes actuelles contre l'élitisme. C'est le devenir collectif de l'Eglise et les formes d'expression de la foi qui pourront provoquer le choix des intéressés eux-mêmes.

Oui et pourtant...

Si nous avons relaté assez longuement les analyses du « *Temps de la patience* », c'est parce qu'elles induisent des conséquences décisives quant à la pratique.

Nous allons dire maintenant notre accord profond sur ce que ce livre privilégie, en l'assortissant de réserves sur ce qu'il met en cause.

1. La voie du témoignage, de la profession de foi à partir de l'expérience, est une voie de l'avenir de la foi. Il faut le dire à l'encontre de toutes les tentations de démission, motivées par la crainte du prosélytisme.

« En effet le témoin s'adresse à Dieu, alors même qu'il adresse son message à ses contemporains... Ma responsabilité de témoin est devant lui et non devant les autres. Elle n'est pas devant toi à qui j'adresse mon message... Tu n'es pas l'instance, ce n'est pas toi qui juges... Dans la prédication c'est toi qui es jugé par Dieu, Dieu qui est l'instance... Il est grâce, car sans lui nul ne peut accepter le message, et nul ne l'accepte que par lui. C'est la parole intérieure du Maître, qui révèle au cœur de l'auditeur le sens de la parole du témoin, selon saint Augustin. Composante imprévisible, indéfinissable, qui ne peut être dissociée de la libre acceptation qu'elle rejoint et accueille. Composante déconcertante qui décourage le témoin d'imaginer que la conversion d'autrui peut être dans sa mire » (p. 134).

Cette voie est évidemment à tracer en même temps qu'on l'emprunte. Elle le fut dès les premiers âges chrétiens, mais il faut la retrouver pour notre temps.

Elle est déjà empruntée par beaucoup qui se veulent des témoins. Nous nous permettons de souligner l'importance historique particulière d'un effort que nous connaissons de très près. C'est celui, obscur, tâtonnant et « *patient* » des chrétiens et des prêtres qui vivent et sont engagés en milieux ouvriers, **confrontés** avec l'incroyance typée par la critique marxiste, elle-même adossée au rationalisme moderne. Il s'agit là d'une incroyance existentielle, animée par un projet collectif de **transformation des hommes** et de la société. Une expression de la foi s'y définit pas à pas, à partir de l'expérience, dans une relation neuve, honnête, solidaire, entre des hommes de foi et d'Eglise (certains ont aussi

charge paroissiale), et un monde dans lequel la simple proclamation des dires évangéliques n'éveille guère l'écho. S'il est un ensemble humain qui nous appelle à rendre compte de notre espérance c'est bien celui-là. Chercher une réponse à cet appel constitue une épreuve (à tous les sens du terme) de ce que l'Eglise doit apprendre à faire pour honorer sa mission originelle.

Un des mérites du « *Temps de la patience* » est de nous interroger à ce propos. Comment un effort de ce genre est-il saisi dans une Eglise généralement portée à l'impatience ? Comment est-il effectivement assumé ? Comment les intéressés jouent-ils à la communion ? Y aura-t-il demain encore des volontaires pour répondre à une vocation aussi exigeante ?

2. Quand même...

Forme majeure aujourd'hui de la profession de foi, le témoignage en est-il pour autant devenu la seule ? Faut-il opposer proclamation et témoignage, au risque de tomber dans une théorisation, source de nos pénibles querelles pastorales ? L'annonce de l'Evangile, à la manière de Paul et des Actes des Apôtres, est-elle désormais hors de propos, parce que nous nous trouvons en situation post-chrétienne ?

Nous ne le croyons pas.

La Parole est déjà là, héritée des générations de croyants, depuis Abraham, et depuis qu'en Jésus-Christ elle exprime le Père. Elle se propose comme don, vocation, et aussi provocation et test. Elle nous est présentée comme dotée d'une efficacité, qui n'est pas tout entière conditionnée, ni par ses formes culturelles, ni par la qualité des porte-Parole.

Il est vrai que « nous nous trouvons confrontés sans cesse à une démangeaison de parole cléricale ou militante ; à de vastes constructions théologiques ou apologetiques, fragiles, dont le caractère idéologique et opportuniste est très marqué, et la mauvaise foi « objective » souvent évidente ; à d'innombrables paroles d'autorité qui nous semblent vides et dont l'écho nous semble s'affaiblir... » (p. 158). Nous avons raisons de critiquer une évangélisation impérative, irrespectueuse aussi bien des consciences qu'elle agresse que de la Parole qu'elle sème hors saison. L'Evangile lui-même fait cette critique.

Mais nous aurions tort de méconnaître, par principe et sans autre forme de discernement, les virtualités que recèlent et beau-

coup de conscience en attente et cette Parole déjà là, où plutôt leur rencontre.

Veiller à ce que notre parole soit libératrice et non aliénante. Mais ne pas rêver d'une pureté absolue, sans aucune scorie, mal-à-propos, ou équivoque possible : où il y a de l'homme il y a de l'humain.

Les missions dites étrangères ont été passées, se sont elles-mêmes passées au crible, heureusement. Qui fera la juste balance de leur actif et de leur passif ? Même entachées d'indiscrétion, ou de colonialisme culturel, elles sont à l'origine de germinations chrétiennes en des terres humaines, qui ont chance désormais de produire leurs propres moissons.

En nos propres terres il n'est pas évident que la voie soit obstruée devant toute *proclamation*. « *Là où la parole n'a aucun poids* », dit notre livre, en laissant entendre que ce n'est pas partout. *En effet la critique a beau avoir creusé profond dans les esprits (non sans bénéfice pour la foi), l'érosion religieuse n'a pas arraché en tous et pour toujours les interrogations et les attentes. On pourrait citer cent anecdotes : telle personne mise en route par un sermon à la radio, telle autre par la lecture naïve de la Bible, telle autre même par celle de la « Vie de Jésus » de Renan !*

Sans compter que la critique à son tour a droit à la critique.

Idéologie de la Mission ?

Ces remarques amènent à parler de ce que les trois auteurs qualifient d'idéologie de la mission.

Ils montrent du doigt les motivations obscures qui se profilent derrière le vocabulaire en cours : mission, évangélisation, apostolat... (pp. 6-9).

Ils font remonter au début du 17^e siècle « l'émergence d'une nouvelle idéologie de la mission qui a marqué l'Eglise jusqu'à nos jours » (p. 94).

« On voulait désigner un corps spécialisé, ayant les moyens de sa tâche, donc institutionnellement envoyé. Or le mot mission était disponible, et il a une connotation très précise et précieuse,

évoquant le mandat, la dépendance hiérarchique, l'autorité de celui qui parle. On l'emprunte au vocabulaire des nouveaux ordres religieux (projet de la constitution des Jésuites, 1540). Il exprime bien leur conception de l'obéissance intégrale à l'égard du pape, et il s'est déjà spécialisé pour désigner les services les plus durs et les plus lointains » (ibid).

Cet arrière-plan historique permet, disent nos auteurs, « de comprendre la mobilisation missionnaire, qui a traduit, fut-ce de manière inadaptée, la réaction vitale de l'Eglise devant l'in croyance contemporaine » (ibid).

On le voit, ils ne s'en prennent pas essentiellement à l'esprit de conquête qui a pu animer l'entreprise (au temps où le titre de la congrégation romaine « *de propaganda fide* » donnait origine au mot propagande) ; ni même aux liens culturels et politiques avec l'Occident chrétien.

Ils s'en prennent au fait de *spécialiser* des missionnaires, et à celui d'*organiser* l'entreprise sous la conduite de l'*autorité*. De là viendrait l'*inadaptation* dont nous souffrons.

**Spécialisation
missionnaire
ou bien diffusion
cellulaire ?**

La spécialisation missionnaire est-elle de soi non avenue ?

Oui, répondent nos auteurs. Et il convient d'abandonner cette voie, en nous reconvertissant au modèle des premières communautés : « *C'est par contagion active, par diffusion cellulaire que la communauté chrétienne étend de plus en plus son influence autour d'elle, donnant naissance à d'autres. Elle le fait au moyen de son existence même... C'est de manière vivante, libre, spontanée que tous les chrétiens, que chaque croyant, contribuent à cette diffusion et non point un corps spécialisé. Il s'agit d'un mouvement individuel et familial sans organisation ni plan d'ensemble, libre et charismatique* » (p. 83).

Quant au modèle antérieur, celui du « *kérygme* » primitif des Actes et de Paul, il n'a plus à servir de référence depuis que l'Eglise est fondée, grâce aux témoins immédiatement mandatés par Jésus-Christ :

« *Quand on parle de « succession des Apôtres », il ne s'agit pas de l'œuvre missionnaire continuant leur tâche, mais de la responsabilité des évêques gardant la tradition. De son côté l'adjectif « apostolique » manifeste la continuité avec l'enseignement*

des Apôtres ainsi qu'en témoigne la qualification d'apostolique attribuée à l'Eglise dans le Credo. Il s'agit donc de stabilité et non d'expansion. Enfin, toujours dans la même période, « évangéliser » ne s'emploie qu'à propos des Apôtres, « évangélistes » est un titre qui ne convient que pour le passé » (p. 81).

Cette thèse nous inspire deux réactions.

La première est positive. Que les communautés deviennent « *diffusives* », on ne peut que le souhaiter et y travailler. Les auteurs reconnaissent que nous sommes loin du compte. Il y faudra une grande « *patience* ». Sans rêver, encore une fois : une lecture un peu attentive du Nouveau Testament, par exemple des lettres aux Corinthiens, ou de la lettre aux sept églises de l'Apocalypse, une familiarité avec la prédication des Pères, n'autorise pas une représentation idyllique des commencements. Témoigner c'est aussi reconnaître, comprendre et assumer le mal dans l'Eglise.

Nous connaissons trop de chrétiens et de prêtres qui s'emploient, dans la « *patience* », à témoigner personnellement et collectivement de la foi, pour ne pas être d'accord avec le propos des auteurs.

Mais il se trouve que « *l'idéologie missionnaire* » n'est pas sans les avoir motivés ni sans animer leur effort. Ils s'organisent pour réfléchir, pour vérifier la justesse de leurs vues, pour critiquer leurs comportements, pour s'apprêter à en rendre compte dans l'Eglise.

Aussi ne sommes-nous pas gênés par la spécialisation. Paul fut spécialisé pour le service de l'Evangile aux Païens. Est-ce la communauté de Jacques de Jérusalem qui aurait pu réaliser une « *diffusion cellulaire* » dans un monde gréco-romain que la culture comme les distances rendait si lointain ? Il a bien fallu que quelques-uns soient envoyés, pour commencer au degré zéro (Act. 16/9-10 ; Rom. 15/20). Envoyés par le Christ assurément, mais aussi par l'Eglise d'Antioche (Act. 13/2-3), et garantis par les Apôtres (Gal. 2/2), ainsi que par le Concile de Jérusalem présidé par Pierre (Act. 15) : Esprit-Saint et envoi ecclésial ne se concurrencent pas.

Phase désormais révolue ?

« *Le temps de la Patience* » montre que la spécialisation remonte au delà du 17^e siècle. On en aperçoit des amorces dès

les 4^e et 5^e siècles. « Au 13^e siècle, un certain nombre de circonstances nouvelles amènent l'Eglise à une prise de conscience de vastes régions non christianisées : grands voyages, nouvelles vagues d'invasions, crises internes à la chrétienté... de cette conjoncture naquirent de nouveaux ordres religieux (dominicains, franciscains) sensibilisés à un service de la parole, ou à une existence évangélique, qui devaient les rendre disponibles pour constituer une force de réserve en vue d'entreprises missionnaires que nous retrouverons » (p. 88).

Erreur d'aiguillage ?

Eh, pourquoi ? Il revient à l'Eglise de mettre en œuvre le mandat reçu du Christ (Mt. 28/18-20), au mieux des nécessités : ce n'est pas tomber nécessairement dans la constitution d'une « force de réserve ». Elle ne peut s'emprisonner dans un seul modèle. Or ce n'était pas la contagion chrétienne des trafiquants français, portugais ou espagnols qui pouvait signifier la foi dans les pays nouvellement découverts. Une parole ne pouvait être dite, la foi et des communautés ne pouvaient germer que si on passait la mer, comme Paul l'avait fait.

Certes la volonté de puissance des « spécialistes » peut conduire au monopole, avec la complicité des autres qui s'estiment désengagés. Or toute l'Eglise est concernée par toutes les dimensions de « l'œuvre du ministère » (Eph. 4/12). Il s'agit d'être spécialisé dans, par, et pour l'Eglise ; que ce soit au plan de l'église particulière (1 Cor. 12), ou à celui de l'Eglise totale (Eph. 4).

Ainsi toute l'Eglise est appelée à prier. Les contemplatifs sont pourtant des spécialistes organisés pour la prière : ils ne font pas que cela, ils ne sont pas les seuls ; ils jouent, dans le corps, un rôle de rappel vivant, de phare, de carrefour, pour que les autres soient englobés dans la prière. Au sein d'une Eglise qui pense sa foi, il y a des spécialistes de la théologie. Tous les chrétiens n'en ont pas le charisme ni la charge. Mais que serait une théologie coupée de l'expérience ecclésiale, ou une Eglise qui ne se donnerait pas les moyens d'atteindre à une intelligence de la foi ? Suffira-t-il des échanges au sein de petites communautés ? De même il y a des religieux dans une Eglise tout entière provoquée à la vie évangélique, des groupes au service des plus pauvres, des militants qui seront toujours une minorité signifiant aux autres la dimension de l'engagement...

Vatican II, parlant de mission, va dans le sens de nos auteurs quand il souhaite que l'Eglise « devienne en acte plénier

présente à tous les hommes et à tous les peuples, par l'exemple de sa vie, la prédication, les sacrements » (A.G. 5/1), non sans ajouter que « *les groupes humains parmi lesquels l'Eglise existe sont parfois complètement transformés pour des raisons diverses... Les circonstances peuvent être telles que manque pour un temps la possibilité de proposer directement le message évangélique : c'est alors que les missionnaires peuvent et doivent donner avec patience et prudence au moins le témoignage de la charité et de la bienfaisance du Christ, et préparer ainsi les voies au Seigneur* » (A.G. 6/6).

Cette vue n'est pas incohérente avec cette autre, marquée par l'idéologie de la mission : « *Bien qu'à tout disciple du Christ incombe pour sa part la charge de répandre la foi, le Christ Seigneur appelle toujours parmi ses disciples ceux qu'il veut pour les envoyer prêcher aux peuples païens. Aussi par l'Esprit-Saint qui partage comme il lui plaît les charismes pour le bien de l'Eglise, inspire-t-il la vocation missionnaire au cœur d'individus et suscite-t-il en même temps dans l'Eglise des organisations qui se chargent comme d'un office propre de la mission d'évangélisation qui appartient à toute l'Eglise* » (A .G. n° 23/1).

Il y a d'autres dangers de déviation. Parmi les malfaçons le livre rappelle les inféodations aux nations occidentales. Elles sont réelles. Mais elles tiennent aux déficiences historiques de la chrétienté d'alors, non à l'idée *spécifique* de la mission.

Hierarchie et mission

La position de nos auteurs sur la spécialisation n'est pas rigide. Mais leur critique s'adresse en même temps à la prise en main hiérarchique. « *Certaines circonstances, comme par exemple l'existence d'un milieu social particulièrement déchristianisé, « terre de mission », peuvent exiger pour une période même éventuellement longue une telle concentration de la fonction témoignante de l'Eglise sur les personnes de quelques-uns de ses membres ou même d'un seul d'entre eux. Mais rien ne recommande exclusivement un ministère ordonné pour une telle tâche, qui a été remplie au cours de l'histoire de l'Eglise et l'est notamment aujourd'hui par des laïcs pleinement responsables d'un témoignage ecclésial* » (p. 143).

Et encore : « *L'idée d'une mission universelle, responsabilité de la hiérarchie à laquelle le mandat permettait éventuellement de participer, est le produit d'une lente émergence dans l'histoire* » (p. 90).

Ici de nouveau accord et réticences.

a) Nous ne pouvons que nous associer à la critique de la théorie — française et récente — du mandat. Elle a encombré la réflexion et l'action pendant des années. Elle sous-estime le baptême et survalorise le pouvoir hiérarchique. Mais son crédit est bien entamé, et ses jours sont maintenant comptés.

Comment ne pas communier aussi à la critique du centralisme, de la bureaucratie, du style autoritaire et pyramidal des relations dans l'Eglise. Tous ces travers se sont manifestés dans la mise en œuvre missionnaire : l'histoire des rites chinois, celle des prêtres ouvriers sont des épisodes parmi d'autres. Mais la critique qui en est faite aujourd'hui concerne l'ensemble du fonctionnement ecclésial au cours d'une longue période cléricale, non pas *spécifiquement* l'activité missionnaire. D'autre part la monopolisation des initiatives et décisions par la hiérarchie est aujourd'hui répudiée en principe, même s'il reste à voir dans la pratique.

b) N'empêche qu'évêques, et prêtres avec eux, ont responsabilité, comme baptisés et comme ordonnés, des services qui incombent à l'Eglise, y compris celui de l'Evangile aux non-croyants. Chacun selon ses charismes et les répartitions de tâches évidemment.

Comment ont-ils à la jouer ?

« Si le ministre a un rôle spécifique, nous dit-on, c'est bien d'être dans la communauté et à son service, un artisan de la communion, qui, elle, porte témoignage » (p. 142).

Mais de quelle communauté est-il question ? De quelle communion ? Est-ce le petit groupe, est-ce l'église particulière autour de l'évêque, est-ce l'Eglise universelle ? La communion doit jouer à tous ces niveaux, sans compter les niveaux intermédiaires. La charge de l'Evangile est aussi à porter à tous ces niveaux : *« C'est la communauté croyante et confessante qui est responsable du témoignage »*. Assurément, si on n'oublie pas qu'il y a de multiples dimensions de la vie ecclésiale, et de modes de participation.

Surtout qu'on n'oublie pas que la communion ne sera pleine et entière que lorsqu'elle se fera avec des chrétiens, et avec des communautés originales à naître dans des peuples non encore touchés par la foi. Ces groupes nouveaux sont appelés à donner leur note évangélique propre dans un concert aussi ample que le monde et l'histoire. Le ministère même de la communion peut

impliquer d'aller éveiller la foi là où ne joue pas la contagion du témoignage d'une communauté.

« Pour l'Eglise, être missionnaire c'est dire à d'autres générations, à des cultures différentes, à de nouvelles ambitions humaines : « Tu me manques », non pas comme un propriétaire parle du champ du voisin, mais comme l'amoureux. Quand elle est qualifiée de catholique, elle est définie par l'alliance entre l'unicité de Dieu et la pluralité des expériences humaines : sans cesse appelée à se convertir à Dieu (qu'elle n'est pas et sans lequel elle n'est rien) elle répond en se tournant vers d'autres régions culturelles, vers d'autres histoires, vers d'autres hommes, qui manquent à la manifestation de Dieu. L'organisation des autorités chrétiennes a pour but de rendre viable et repérable ce renvoi des signes les uns par rapport aux autres, au nom même de leur rapport à la seule autorité véritable » (M. de CERTEAU. Autorités chrétiennes. Etudes. Fév. 1970 pp. 274-275).

c) Les auteurs ne mettent pas les ministres au service seulement de l'unité : ils y impliquent la catholicité. *« Quand on parle de succession des Apôtres, il ne s'agit pas de l'œuvre missionnaire continuant leur tâche, mais de la responsabilité des évêques gardant la tradition... L'adjectif « apostolique » manifeste la continuité avec l'enseignement des Apôtres... Il s'agit donc de stabilité et non d'expansion » (p. 81).*

Mais pourquoi opposer stabilité et expansion, autrement dit apostolicité et catholicité ? N'y a-t-il pas quatre notes de l'Eglise dans le Credo ? Elles sont plus qu'inséparables : elles sont intérieures les unes aux autres.

L'authenticité même de la foi apostolique implique son expansion. Car la stabilité n'est vraie que dans une tradition vivante, c'est-à-dire une réactualisation dans le temps et dans l'espace. De même l'expansion n'est vraie que dans la continuité apostolique. Ainsi arrive-t-on à éviter aussi bien les syncrétismes bâtards que les formalismes morts. S'il se trouve que l'Evangile manque à un terrain humain, ou que ce terrain humain manque à la fécondité virtuelle de l'Evangile, eh bien, il faut *y aller*, comme dit Jésus aux Apôtres (Mt. 28/18-20). Marc 16-15. Act. 1/8).

Sans doute une diversité nouvelle troublera-t-elle momentanément la communion : mais elle l'obligera à dépasser ses limites.

Nos auteurs se montrent très soucieux d'éviter l'exclusivité cléricale. C'est pourquoi ils polémiquent contre la réservation de la mission aux prêtres. Ils n'ont pas tort. Mais ici encore voyons bien que le cléricalisme est un piège qui concerne toute activité ecclésiale, depuis la première rencontre des hommes jusqu'à la vie sacramentelle et les rassemblements chrétiens. Il importe de s'en garder sur tous les terrains. Mais ce n'est pas une maladie *spécifique* de la mission. La meilleure manière de s'en garder est-elle de couper les ailes aux prêtres dans le service de la catholicité ?

Vocation aujourd'hui

Le parcours que nous venons de faire en compagnie des auteurs du « *Temps de la patience* » manifeste que l'heure n'est pas à la démission résignée.

L'appel évangélique « *viens et suis-moi* » est certes plus difficile à entendre que du temps où les voies étaient bien balisées, et où la fonction paraissait moins clairement marquée du signe de la croix. La crise fait que s'engager comme chrétien, militant, religieux, prêtre, et même (heureusement) évêque, conduit sur le chemin de Jésus-Christ : « *Je parais dans ma chair ce qui manque de la détresse du Christ, pour son corps qui est l'Eglise : j'en suis devenu le serviteur, en raison de la charge que Dieu m'a confiée : annoncer la parole de Dieu* » (Col. 1/24-25).

Certains hésitent ou s'abstiennent, déconcertés par la perspective du changement : ils ont une image de marque, bien définie, dans l'esprit, et ils craignent de ne pouvoir la reproduire sur le terrain. D'autres hésitent ou s'abstiennent parce qu'ils doutent des ressources de l'Eglise pour faire face aux situations inédites. On comprend les uns et les autres. Et pourtant il a été dit : « *Je suis avec vous jusqu'à la fin* », et « *je vous enverrai mon Esprit* ».

Devant ceux qui ajoutent foi à ces paroles, la besogne ne manque pas. C'est elle qui leur fait signe. Elle sollicite l'engagement de plusieurs manières.

1. La voie du témoignage, personnel et collectif, dans la rencontre et la solidarité avec ceux qui ne partagent pas notre foi, est celle que privilégie « *Le Temps de la patience* ». Les analyses de la situation et les réflexions sur la foi de l'Eglise, que proposent les auteurs, en manifestent de façon pertinente l'importance majeure dans notre monde post-chrétien. Elles en disent aussi toute l'exigence. Loin de démobiliser, elles disent aux croyants et à l'Eglise que l'appel lancé aux origines est encore adressé, et que le service à rendre vaut qu'on y mette le prix : en patience, en recherche, et en risque. En effet il s'agit de se convertir soi-même à nouveaux frais à partir de ce qu'on devient ; il s'agit aussi de travailler à ce que les frères chrétiens soient équipés pour affronter les situations et questions qui les inhibent.

Nous avons fait mention d'autres nécessités conjointes. Ainsi la transformation du signe ecclésial ne peut demeurer un simple thème de dissertation ou d'analyse critique. Il faut se prendre par la main pour y travailler. Plus qu'à l'agressivité, nous croyons à un effort sur le terrain pour réévaluer, modifier, rénover, sans mépris des « *petits* » comme dit Matthieu, ou des « *faibles* » comme dit Paul aux Corinthiens : cela concerne le système paroissial, les formes de rassemblements, les relations ecclésiales, le langage de la foi, les étapes catéchétiques, le cheminement vers les sacrements... Ici également c'est le temps de la patience. Les semeurs risquent de ne pas voir la moisson.

Il n'est pas évident que ces deux sortes de tâches s'excluent. Nous sommes persuadés, parce que nous le voyons faire et par des chrétiens et par des prêtres, que de contribuer au témoignage à partir de l'expérience humaine partagée fournit une chance de contribuer réalistement au témoignage que doit rendre l'institution en train de se rénover. Et si l'on n'est partie prenante que d'une des multiples tâches ecclésiales essentielles, plus que jamais s'impose la concertation et la confrontation entre les artisans divers de l'œuvre unique. S'affronter n'est pas s'exclure sans entendre. Dieu ne peut appeler à mépriser.

2. Dieu n'a cessé d'appeler au long de l'histoire de son peuple. Il a parlé certes au creux des consciences. Mais ce fut par le truchement des situations : celles des Hébreux asservis en Egypte, celle d'Israël et de Judas dévoyés par l'injustice et l'idolâtrie, celle des peuples païens au temps des Apôtres, aujourd'hui celle de la crise décrite par nos auteurs. Ainsi l'appel passe par une prise de conscience qu'inspire la foi. Il passe aussi par l'Eglise.

Pas seulement par la reconnaissance épiscopale de la capacité ou de la sincérité des volontaires. Mais d'abord par les initiatives créatrices, qui indiquent des voies praticables, proposent un soutien adéquat, font exister des modèles sérieux et crédibles.

D'instinct nous nous tournons vers les hauts responsables, quitte à nous plaindre de leur directivité. S'il est vrai que l'Eglise ne se concentre pas dans leur seule conscience particulière, et que tous sont responsables à leur place, jouons le jeu. Responsable veut dire qu'on prend sa part de charge : c'est plus onéreux que de revendiquer sa part d'autonomie. Rien de solide ne se fera sans recherche têtue sur le terrain. Rien non plus sans une communion orchestrée par ceux qui ont charge de l'Eglise comme telle. Il ne leur revient pas que d'authentifier après coup. Ils ont aussi à anticiper sur l'événement, à servir la Tradition comme transmission, à s'adosser au passé pour amorcer dans le présent difficile un avenir de la foi et de la vie ecclésiale.

3. Un péché nous guette : contre la foi et contre l'espérance. Il consiste à décourager les volontaires éventuels, en faisant croire que toutes les voies sont désormais bouchées. Certaines le sont : prenons-en acte avec réalisme. Ceux qui s'y étaient engagés se trouvent brusquement décontenancés : ils méritent le respect plus que la dépréciation. On a sans doute fait trop de prêtres, au temps où on misait tout sur leur intervention. Apprêtons-nous à vivre sur un autre standing.

Mais on verserait dans l'illusion et dans l'infidélité à Jésus-Christ, si on méditait une Eglise sans ministère apostolique.

Les voies ne sont pas bouchées ; il faut seulement les ouvrir. Dieu qui voit plus loin que nous n'a cessé de relancer son peuple en crise vers des dépassements, alors qu'il s'enfermait dans ses projets restreints : les Assyriens et le roi Cyrus étaient dans sa main, comme le monde moderne est dans sa main. Voyant plus loin, il n'a jamais cessé de susciter des voyants pour aider les siens à regarder au delà de l'épreuve immédiate.

Des livres pour la Mission

Les 8 ouvrages qui vont être ici recensés ont un point commun. Ils ont tous été publiés en 1977, ou peu avant, et écrits par des prêtres de la Mission de France. Ils ont également, au delà de leur diversité évidente, un but commun : aider à prendre conscience de l'enjeu de la rencontre des plus graves problèmes du monde actuel avec la foi en Jésus-Christ ; puis baliser quelques chemins pour cette rencontre.

1. Jean-François SIX : Les Jeunes, l'avenir et la Foi. (130 pages. Desclée de Brouwer).

Beaucoup de lecteurs de la L.A.C. ont lu ce livre, simple, clair, suggestif du commencement à la fin. Mais si vous ne l'avez pas encore en votre possession, si vous vivez avec des jeunes, si vous vous intéressez avant toutes choses à l'avenir de la foi chrétienne, n'hésitez pas. Vous avez là, fruit d'une enquête exemplaire (817 réponses, dont 193 de groupes), le condensé des 5 200 pages écrites par des jeunes et des adultes, des chrétiens (les 2/3) mais aussi des gens qui ont d'autres convictions (1/3) sur la question : *Les jeunes et la Foi*.

C'est autre chose qu'un sondage d'opinion, et, à mon avis, beaucoup plus important. S'il est vrai que « les jeunes campent aux portes de la cité » des adultes ; si — vérité de bon sens — l'église de demain sera faite des jeunes d'aujourd'hui ; si l'on comprend qu'il s'agit bien plus que d'une crise de société, d'une mutation des consciences : alors on interroge ce livre avec attention, et l'on se laisse interroger par lui.

Sans entrer dans le détail de l'analyse, « où en sont les jeunes aujourd'hui ? », je voudrais souligner l'intérêt de la seconde partie : « vers quel avenir de la foi ? ».

Nous entrevoyons une série de perceptions décisives pour cet avenir et l'attitude des adultes que nous sommes peut favo-

riser — ou affaiblir ce qui est en train de naître. Comment ne pas souhaiter, avec tant de jeunes que l'espérance devienne une vertu collective ; que l'ensemble des activités humaines, et d'abord le travail, soient des activités créatrices ; que l'église donne encore de rencontrer Celui qui conduit vers un Dieu de tendresse et de bonheur ?

La partie, à mon sens la plus neuve, est celle qui décrit — au delà des deux cultures qui ont marqué notre passé (l'humanisme et le scientisme) — *une troisième culture*, heureusement présentée en détail et de façon très suggestive, dans le chapitre final.

C'est d'ailleurs sur ce dernier point que l'on peut faire à J.F. Six, non pas une critique, mais une réflexion sur un point particulier. Il s'agit de la notion « d'humanisme ». Je suis tout à fait d'accord que ce que le XIX^e siècle en a fait — aussi bien la société laïque que beaucoup de chrétiens — a été très dommageable. Mais précisément ce n'était pas un « humanisme ». Par contre ce qu'a vécu le meilleur du monde rural à cette époque était bien autre chose qu'un simple respect des biens, des propriétés et des personnes : c'était précisément, limitée mais réelle : une créativité, un service de la vie sous toutes ses formes, avec ces impondérables de sagesse et de fête collective qui font précisément une culture... (cf. plus loin, le livre de L. Viry).

Mais ceci dit, et en souhaitant que cette « troisième culture » qui se cherche soit profondément humaine, nous avons dans ce livre matière à réflexion et même à méditation profonde pour construire la Mission ; nous voyons germer sous nos yeux quelques-unes des semences de l'Avenir.

J. V.

2. Bernard HANROT : Les sans voix dans le pays de la liberté. (102 pages. E. Ouvrières).

La Lettre aux Communautés a fait mieux que rendre compte de ce petit livre, de ce cri de tendresse et de révolte d'un prêtre qui a vécu dix ans avec les travailleurs immigrés. Elle a publié — en janvier-février 1977 — le dernier chapitre de l'ouvrage. A offrir à tous ceux qui ont besoin de prendre conscience de ce que cela veut dire : « aimer son prochain » quand il s'agit des étrangers qui travaillent chez nous, de ces frères qui portent en eux une part de cette humanité qui nous manque.

J. V.

3. Bernard PREVOST : Pourquoi j'ai choisi Jésus-Christ. (190 pages. Le Centurion).

On connaît la célèbre collection « Ce que je crois » où des auteurs connus publient ce qui est l'essentiel de leurs convictions religieuses, mais aussi scientifiques, philosophiques ou politiques. Analysant naguère le témoignage du chrétien François Mauriac et de l'agnostique Jean Rostand, j'exprimais le souhait que beaucoup de membres de la Mission essaient d'exprimer à leur exemple les raisons profondes de leur foi et de leurs choix.

C'est exactement ce que vient de faire Bernard Prévost tout au long des huit chapitres de ce livre. Partant de la phrase de St-Paul : « il y a deux hommes en moi... » il nous dit : « Ces deux hommes je les connais bien... il y a le pharisien et le publicain, le conservateur et le révolutionnaire, l'optimiste et le pessimiste... Mais il y a surtout à habiter en moi *le croyant et l'incroyant...*

Ce croyant et cet incroyant se sont même pris d'amitié l'un pour l'autre... la sincérité du second a aidé le premier à se débarrasser de toute une crasse dont il était inconsciemment enrobé... ».

On devine que c'est cette perception centrale qui va être au cœur de son témoignage.

A vrai dire la première partie — le décapage — apparaît un peu théorique, et didactique. Mais dès qu'on aborde la seconde démarche : « A la découverte de Jésus-Christ », on retrouve malgré la discrétion, et presque la pudeur, de la confession, comme une sorte de joie rayonnante : « la décision de croire, pour concerner vraiment l'homme tout entier, doit venir à la fois du cœur et de l'intelligence ».

On découvre de façon neuve bien des épisodes de l'évangile, ceux qui ont marqué la vie de Bernard. Voyez par exemple les commentaires sur cette parole de Jésus : « L'homme vaut plus que la nourriture et le vêtement » (p. 89) ou sur l'apôtre « sel de la terre » (p. 145). Voyez (p. 126 et sq) ce qui concerne la Résurrection ; ou enfin cette application des tentations vécues par le Christ à l'église actuelle (p. 161).

Finalement l'auteur nous rappelle qu'on n'a jamais fini de découvrir Jésus-Christ. « Je crois qu'on n'a jamais fini d'être aux prises avec Dieu... S'il nous harcèle, c'est pour nous permettre de respirer à l'air libre, pour nous grandir, pour nous appeler à un surcroît de vie, d'amour, de lumière ».

J. V.

4. Julien POTEL : Les prêtres séculiers en France
évolution de 1965 à 1975.

(143 pages. Le Centurion).

5. Julien POTEL : Demain d'autres prêtres ?
leur place et leurs rôles.

(124 pages. Le Centurion).

Depuis près de vingt ans, à l'école de G. Le Bras et de F. Boulard, Julien Potel s'est spécialisé dans les études de sociologie religieuse. Ses livres sur les problèmes de la mort et des funérailles dans la société d'aujourd'hui ont apporté des révélations. Avec une rigueur toute scientifique, mais aussi dans un langage simple et clair qu'on voudrait trouver chez beaucoup de spécialistes, voici qu'il publie simultanément deux ouvrages sur le clergé séculier français. A vrai dire ces deux ouvrages se complètent et s'éclairent mutuellement, et, peut-être auraient-ils gagnés à être fondus en un seul.

Le premier est essentiellement constitué par des statistiques précises qu'on ne trouve rassemblées nulle part ailleurs. A ce sujet on peut s'étonner que dans les nombreuses listes concernant les diocèses, il n'est pas fait mention des prêtres de la Mission de France.

Le premier volume développe les réflexions amorcées à la fin du précédent : Que seront les prêtres de demain ?

Il n'est pas possible d'énumérer ici le nombre des sujets abordés. Je retiendrai seulement deux études, très neuves et qui méritent d'être méditées, non seulement par les responsables de l'Eglise, mais par tous les chrétiens.

La première concerne les prêtres qui, dans la situation actuelle de l'église catholique, quittent le ministère, la plupart en contractant un mariage. Les chiffres sont clairs : Entre 1920 et 1944, on peut penser que la moyenne des départs annuels en France était d'une quinzaine de prêtres. « De 1945 à 1964 le nombre annuel des départs, oscille entre 27 et 61 »... Depuis 1960 le nombre des départs a doublé tous les cinq ans. Depuis 1970 « chaque année les départs oscillent de 175 à 225 ». Bref depuis 30 ans, 5 000 prêtres ou religieux ne sont plus dans le ministère.

Julien Potel avec beaucoup de délicatesse et de compréhension fait facilement justice de causes qui auraient été déterminantes ou prioritaires. En réalité aucune d'elles, pas plus que leur somme ne rend compte parfaitement de l'événement.

Plus révélatrice à mon sens est l'étude qui classe les départs *en se référant aux fonctions exercées* par les prêtres concernés. Les voici, en ordre décroissant :

- Les aumôniers des étudiants de Facultés ou de grandes écoles.
- Les prêtres chargés des grands séminaires.
- Les aumôniers de lycée et les prêtres étudiants.
- Les aumôniers de l'Action catholique spécialisée de l'enfance et des jeunes.
- Les vicaires urbains.
- Les prêtres chargés des petits séminaires.

Dans les autres catégories les départs ont été sensiblement moins nombreux.

Or qui ne voit que *dans 5 cas sur 6* il s'agit de prêtres, *très souvent jeunes, en contact étroit avec des jeunes.*

Il est donc important de relier cette étude avec celle de J.F. Six, citée plus haut, sur la Foi des jeunes. Manifestement il y a là le très grave problème du lien entre l'église, ses représentants les plus en vue, et les jeunes.

Cette observation est plus que confirmée par *la seconde étude* portant sur les entrées dans les séminaires et sur les ordinations. Les premières ont passé en quelques années de plus de 1 000 à environ 150 à 170 par an. Ici encore comment ne pas être frappés par cette attitude des jeunes devant le sacerdoce ? Et comment ne pas se demander ce que nous réserve l'avenir proche.

Il faut lire le second ouvrage attentivement pour comprendre qu'il faudra « demain », d'autres prêtres.

Le mérite de J. Potel, c'est de nous donner tous les éléments importants pour nourrir notre réflexion, et, si possible, pour découvrir les chemins à suivre. Le sacerdoce, ou plutôt les ministères restent un des éléments-clé — heureusement pas le seul — de l'avenir de l'église, de toutes les églises chrétiennes.

J. V.

6. Jean VINATIER : Les chemins d'Emmaüs.
De la religion populaire
à la foi du peuple de Dieu.
(200 pages. Le Centurion).

Le grand mérite du livre de Jean Vinatier : « Les chemins d'Emmaüs » est d'inviter à regarder de près les attitudes et les manifestations que nous regroupons aujourd'hui sous le thème de « religion populaire ». J. V. ne prétend pas faire œuvre de théologien, on pourra même reprocher à son livre de manquer de lignes de réflexion quelque peu directrices sur le thème de la « religion populaire ». Mais s'en tenir à ce reproche serait manquer le véritable intérêt de ce qu'il nous dit. En nous livrant le fruit de trente années de recherches pastorales en même temps que les souvenirs d'une enfance enracinée dans le terroir du Limousin, c'est bien sa sensibilité très aiguë aux mentalités populaires et aux questions qu'elles posent à l'évangélisation qu'il nous permet de partager.

J. V. place sa démarche sous le signe du Concile Vatican II, mais avec l'humour un peu triste de quelqu'un qui souhaiterait que ne soit pas oubliée l'immense espérance suscitée par l'initiative de Jean XXIII : « Il paraît qu'il y a eu un Concile », c'est le titre du premier chapitre. Il nous indique ensuite (2^e chapitre) le point de vue d'où il parle : point de vue d'un pasteur écartelé entre deux groupes d'hommes, les chrétiens de l'héritage d'un côté auxquels il consono par « toutes les fibres de son être chrétien » et de l'autre, ces hommes et ces femmes beaucoup plus nombreux, avec qui il a été appelé à cheminer et pour qui la foi n'évoque qu'un monde non seulement étranger, mais « étrange » (p. 40).

Cet écartèlement dit la passion d'évangéliser qui traverse le livre, mais il a nourri également le souci d'observer, de comprendre aussi bien les souvenirs d'une enfance et d'une jeunesse limousines que les attitudes des hommes, des femmes, des enfants rencontrés ensuite à Miramont de Guyenne et à la Seynesur-Mer. Il faut dire aussi que le talent de l'historien habile à faire revivre les scènes du passé, à citer des mots lus ou entendus ici et là, à reprendre comme sur le vif telle conversation, tel dialogue, rend la lecture très vivante et attachante. Ainsi défilent devant les yeux du lecteur « le chemin des mots », « le culte des sources », « les feux de la Saint-Jean et la lunade de Tulle », « les ostensions de Limoges et la fête de Notre-Dame des Petits

Ventres », « la bénédiction du bœuf et la danse des « Tripettes » à Barjols en Provence », la fête du foin etc... etc... Et ces souvenirs ouvrent à un regard plus aigu sur le présent, par exemple sur « ce que nous révèle un cimetière » (p. 52) ou sur la signification de la « protection des saints » (p. 67).

La première partie du livre se termine par le chapitre intitulé : « Le Christ s'est arrêté à Bourgueuf ». Il s'agit de la relecture « d'un effort concerté de rechristianisation » dans les diocèses de Limoges et de Tulle entre 1850 et 1880. Et là encore le souvenir oblige à regarder de plus près pourquoi un tel effort n'a pu aboutir qu'à un constat d'échec et à se demander de quoi parle-t-on quand on parle de déchristianisation.

La deuxième partie du livre regroupe un certain nombre de réflexions concernant le mariage, la catéchèse des enfants et le baptême. Les réflexions sont sous-tendues par le souci de promouvoir une pastorale résolument catéchuménale et elles rencontrent sur plusieurs points des propositions de Henri Denis dans « Des sacrements et des hommes » (Edit. du Chalet) : l'importance de « l'accueil » et du « cheminement avec » par exemple. Elles ont aussi une tonalité très originale par le soin avec lequel J. V. rend compte de mots, de dialogues, de conversations, de lettres qui sont un authentique reflet de la mentalité d'hommes et de femmes de milieu populaire. L'écoute des pauvres ne cesse de parler à travers ces lignes en même temps que le charisme de parler des (et aux) enfants et des jeunes (cf. les pages sur « un catéchisme en plein air » pp. 149-151).

Ces chapitres avec la conclusion qu'apporte le dernier chapitre « le chêne et le lierre » (sous-titré : « vers des communautés catéchuménales ») peuvent aider aussi bien à la prise de conscience de l'importance des initiatives pastorales qui se développent actuellement (cf. par exemple la proposition de Mgr Gufflet, citée p. 130) qu'à la prise de conscience des responsabilités diverses (diversité de ministères) qu'appelle une Eglise soucieuse de partager la vie des hommes dans le respect de leur mentalité. M. M.

7. Louis VIRY et Pierre COLLOMBERT : Le cri des paysans.

(240 pages. 300 photos. Editions SVED, 04300 Saint-Michel de l'Observatoire).

« De tous les êtres qui peuplent notre planète, les plus exploités, les plus méprisés ont généralement été les travailleurs

de la terre, ouvriers agricoles souvent sans travail, paysans sans terre ». Cette citation de l'ouvrage donne le ton.

Mais de ce livre, il est difficile de rendre compte sans illustrations, car elles en font la trame. Il se regarde autant qu'il se lit. On sait le « charisme » de L. Viry pour faire « parler » les images, et le succès de son album « la main dans la main ». Il a aussi le don de détecter les photographes originaux : ce fut hier Pierre Gallocher pour « Marseille face à face ». Ici c'est Pierre Collombert, ancien de la J.A.C. et resté rural dans l'âme.

Le résultat c'est ce grand livre qui est en effet un cri, le cri de ces paysans de France dont la télé ne se souvient qu'au moment des manifestations, le cri de ces ruraux d'aujourd'hui qui rappellent ce qu'ils sont, ce qu'ils font, et les valeurs qu'ils préservent et promeuvent pour nous tous. On y découvre la terre et les travaux, la maison et les bêtes. Mais je voudrais souligner particulièrement l'étonnante vie des photos de visages pris sur le vif. Voici deux jeunes, tous deux désireux de rester au village ; la légende traduit leurs pensées : « Il faudra bien que l'un de nous deux s'en aille ». Ici c'est la beauté d'une jeune fermière, là des rides d'une grand-mère, ailleurs un grand paysan du Larzac prêt à défendre sa bergerie, ou un enfant regardant émerveillé un tracteur neuf. Agriculture traditionnelle et exploitation ultra-moderne se côtoient, que sera l'agriculture, que seront les paysans de demain ?

L. Viry est un de ceux — rares encore — qui médite et sait faire méditer longuement devant les images. Un beau livre qu'on voudrait voir entre beaucoup de mains, malgré son prix.

J. V.

8. Jean DEBRUYNNE : Naître.

(110 pages. Desclée).

Ce n'est pas tout à fait un livre. Du moins selon nos habitudes. C'est... je ne sais comment qualifier le *Dernier Né* de Jean Debruyne. C'est un carrefour où se rencontrent un poète et un prophète ; (au fait, pourquoi les prophètes ont-ils toujours été des poètes ?) où dialoguent avec nous un conteur de village et un musicien : (et vous retrouverez du reste plusieurs de ces textes

chantés sur des disques S.M.). Lisez plutôt ces pages et peut-être saurez-vous mieux exprimer que moi ce qu'est cet « enfant ».

Le format, la présentation, l'écriture, les illustrations, tout se conjugue pour éclairer, comme l'aurore, le chemin des croyants en marche. On y retrouve du reste nombre de ces photos étonnantes prises par J. Collombert, celui qui avec L. Viry nous a donné « Le Cri des paysans »... Il est bien dommage, à ce propos, que nos maîtres spirituels ne nous aient pas appris davantage à « méditer » — à prier — avec des photos de cette valeur. Certaines d'entre elles font naître en nous autant de lumière qu'une page d'un Père de l'Eglise.

On ne résume pas un tel ouvrage. J. Debruyne y a trouvé sa voie. L'ensemble pourrait être le commentaire — inattendu — du dialogue de Jésus avec Nicodème : « Si tu ne renaîs pas... tu n'entreras pas dans la lumière ».

Quelques passages, glanés deci-delà souvent des « cris » en tête des pages, donneront le ton :

« La foi doit évangéliser ce qui naît et non pas ce qui meurt...

« Nous sommes nés avec des mains pour que nos gestes ne soient pas muets...

« Pour faire naître un peuple, il ne suffit pas d'additionner les égoïsmes sociaux...

« Tu parles des pauvres, comme le chirurgien parle d'un cancer au poumon...

« Au nom de la liberté, le 14 juillet, ils ont pris la Bastille. Toi, au même endroit tu prends le métro : où est la liberté ?

« Le drame du péché, c'est qu'il se conjugue au passé... ».

On n'en finirait pas. Lisez cette réminiscence de Saint-Jean de la Croix : « Je crois le jour, mais c'est la nuit ». Lisez la dernière page : « Le Jardin », celui où Marie-Madeleine trouva le tombeau vide et le Seigneur qui vient de renaître...

Vous cherchez un peu de lumière : prenez ce livre. Vous avez un ami qui a besoin d'être réveillé : donnez-lui ces pages.

J. V.

Numéros disponibles

- n° 54 : Des jeunes veulent être prêtres : Qui sont-ils ?... Une longue marche (J. P. Marchand). Sept jeunes s'engagent pour l'annonce de l'Évangile.
- n° 55 : La « Religion populaire » et la Mission (Jean Vinatier). Un petit gars de quinze ans (Guy Gilbert). L'homme, la recherche de Dieu et la Béatitude des pauvres (Marcel Massard).
- n° 56 : Numéro spécial Tiers-Monde.
- n° 57 : Les Recherches d'un atelier : « Prêtres-Ouvriers » 1971-1976.
- n° 58 : Expression de la région Midi-Pyrénées (Pierre Derouet). L'Évangile de Jean (Jean Vinatier).
- n° 60 : Des prêtres-ouvriers se confrontent avec des prêtres au travail du Maghreb et d'Afrique Noire (août 76) — La visite des mages (Pierre Derouet).
- n° 61 : Lettre à Khélfia (Bernard Hanrot) — Sur le marxisme comme science et sur la foi (II) (Jean-Marie Ploux).
- n° 62 : Assemblée générale de l'Association, 27-28 novembre 76.
- n° 63 : Atelier équipes urbaines au travail et en paroisse — Sur le marxisme et sur la foi (III) (Jean-Marie Ploux).
- n° 64 : Les prières de la Bible interrogent nos prières (René Salaün) — La prière, temps de Désir (Hervé Bienfait) — Résurrection de la prière (Jean Vinatier).
- n° 66 : Les Gueux (Cl. Simon) — Invités à la fête (D. Chautard) — Un million et partez (Atelier Emigrés).